

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

RÉDACTION & ADMINISTRATION

142, rue Montmartre (Paris 2^e)

TÉL. CENTRAL 80-82

Pour la Publicité s'adresser à la Direction

14, rue Drouot, Paris (9^e)

DIRECTION & PUBLICITÉ

14, rue Drouot (Paris 9^e)

Téléph. : CENTRAL 69-70

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.
Les abonnements pour 6 mois sont reçus.

DIRECTEUR : Miguel ALMEREYDA

MAISONS DE VIE SOCIALE

par M. Ferdinand BUISSON

Je supplie ceux qui ont lu dans le *Bonnet Rouge* de lundi l'appel en deux colonnes de M. Henri Oger, de ne pas arrêter aux détails, de foncer courageusement à travers cette forêt un peu ouffue de renseignements, de chiffres, de formules, de plans et de devis à l'américaine, pour en dégager l'idée neuve et lumineuse.

M. Oger reprend, à sa manière, un grand projet qui nous séduisit il y a quelque vingt ans. Qui s'en souvient encore ? C'était la Maison du Peuple, mieux, le Palais du Peuple, comme l'avait rêvé Deherme, le fondateur de la *Coopération des idées*, et de la première — peut-être aussi de la dernière — des U. P. de Paris, l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine.

Depuis, on s'est étrangement dispersé. Beaucoup ont évolué en des sens divers. A quoi bon remuer les cendres stériles ?

Voici donc un nouveau venu qui, des circonstances tragiques où nous vivons, tire des leçons imprévues. Pêle-mêle il nous apporte des visions de la tranchée, des munificences du laubourg Saint-Antoine, un souvenir encore plus lointain de Jean Macé, et puis un vague parfum d'États-Unis, et puis une brève des joutes athlétiques de nos amis les Anglais et, finalement, me moissant imposante de faits d'ordre social qu'il a recueillis d'un bout à l'autre des États-Unis.

Étrange fouillis, au premier aspect. Mais on a tôt fait de saisir l'inspiration qui met l'unité dans ce chaos. M. Oger songe à la société de demain, à la France régénérée par une crise sans précédent.

Et il vient nous proposer d'étudier — non pas après la guerre, mais d'ores et déjà en pleine guerre — le régime de la grande paix qui doit suivre. Il accepte le mot tout fait : « Union sacrée ». Il ne s'amuse pas à le définir, encore moins à le discuter. La chose l'intéresse, non le mot.

Et quelle est la chose ? — Créer chez nous la vie sociale.

Quoi donc ! n'existait-elle pas avant la venue de ce Messie ? — Non, M. Oger n'est pas le Messie. Il se borne à nous dire : « Tenez, voici ce que j'ai vu, voici ce qu'on fait dans des centaines de petites villes anglaises et américaines, voici les résultats. Comparez, et tirez la conclusion. »

Suivant la méthode anglo-saxonne, qui est aussi la méthode de l'admirable M. Oger nous dit : « Pas de vaste programme, applicable à des millions d'hommes par la baguette magique de la centralisation. Non. Commencez sur place, là où vous êtes, avec les ressources que vous avez (ou que vous n'avez pas : alors créez-les !)

Commencez ! Mais commencer quoi ? — Un petit foyer de cette vie sociale nouvelle dont vous sentez le besoin. Un petit « Salon du peuple », qui ne soit plus l'assommoir. Un local, si modeste soit-il, premier noyau autour duquel se grouperont peu à peu des diverses « activités sociales ».

En Amérique, on commence volontiers par une salle de lecture ou bibliothèque populaire. On y vient lire les journaux, les revues, les livres nouveaux. Du coup, première question qui se pose : Quels livres, quels journaux va-t-on acheter ? Première leçon de la nouvelle vie sociale : Tous, sans distinction d'opinion ! C'est souvent l'occasion, pour maint lecteur, de jeter les yeux sur les publications du parti adverse qu'il n'avait jamais lues.

Bientôt on songe à installer une salle de conférences, de réunion, de spectacle : nouvelle occasion de s'exposer à entendre le pour et le contre, nouvelle leçon de tolérance. Ainsi peu à peu la nouvelle vie sociale attire, rassemble amicalement des gens qui ne s'étaient jamais rencontrés. Dans les grandes villes certains de ces centres sont devenus de vrais palais de l'éducation populaire, avec théâtre, gymnase, piscine, salle d'armes, salon, billards, salles de cours, ateliers, expositions, etc., etc.

M. Oger a raison de nous forcer à regarder de près ces exemples vécus. Il a raison de penser qu'au moment des grandes reconstructions qui suivront la victoire, il faudra nous décider à ouvrir pour le peuple d'autres centres de réunion que les cabarets, d'autres lieux de conversation, d'étude ou de distraction que nos petits cercles religieux, politiques, sociaux, soigneusement fermés, chacun n'admettant que sa clientèle et chaque clientèle n'admettant que ses orateurs. Comment

voulez-vous, dans ces conditions, échapper à l'esprit de secte, aux préventions haineuses, aux partis-pris d'exclusion ? Nous cultivons en serre chaude tous nos particularismes, et nous nous étions de les voir tourner en fanatismes !

La guerre, entre autres expériences, nous a fait faire celle du *Secours national*. C'était une conception paradoxale, un défi au bon sens ou à ce qu'on appelle ainsi dans tous les partis. Quelle folie de réunir en un vaste Comité les représentants du cléricisme et de la libre pensée, de l'idée républicaine et de l'idée monarchique, du conservatisme, du radicalisme, du socialisme, du syndicalisme révolutionnaire ! Cette chimère a vécu, elle a même agi, elle a même fait du bien, elle a distribué des millions entre des œuvres de toutes les formes et de toutes les opinions. Et cela s'est fait depuis huit mois, sans conflit ni querelle, à l'unanimité de ces votants, si profondément divers. Chemin faisant, chacun a pris note tout bas de ce qu'il découvrait de bon chez l'adversaire. Et tous, ayant cessé de s'ignorer résolument, ne peuvent se haïr comme autrefois.

L'idée de M. Oger c'est d'établir un Comité du Secours national en permanence dans toutes les villes et dans tous les villages de la France nouvelle. Le *Bonnet Rouge* demande qui en est. J'en suis.

Ferdinand BUISSON

Président de la Ligue des Droits de l'Homme.

DEMAIN :

Un article de M. JEAN LONGUET

Député de la Seine

Et le dernier métro ?...

M. Malvy, ministre de l'intérieur, a reçu, hier matin, plusieurs conseillers du groupe radical du Conseil municipal, venus pour l'entretenir de la possibilité de retarder l'heure de fermeture des cafés parisiens.

C'est une note, officieuse, sans doute, mais qui permet d'espérer enfin une prompte satisfaction, et l'on peut, dès maintenant, considérer cette question de la fermeture des cafés comme définitivement solutionnée. La réponse du ministre ne se fera pas attendre.

Cette question n'est d'ailleurs pas la seule à laquelle M. Malvy devrait accorder sa bienveillante attention. Il en est une autre dont l'importance n'est pas moins grande.

Il s'agit du dernier métro d'onze heures !

Qu'on aille, chez des amis ou au théâtre, essayer d'oublier, par quelques instants d'une saine distraction, les événements qui nous entourent d'une façon aussi tragiquement immédiate, pourquoi faut-il que notre soirée soit gâtée par cette obsession du « dernier métro » ?

Elle donne même lieu à des scènes de ménage :

MADAME (vers dix heures et quart). — On va le rater, tu vas voir !

MONSIEUR (toujours calme). — Mais non, mais non, on a le temps.

MADAME. — Tu vas voir qu'on va le rater.

Et toutes les cinq minutes ce même refrain se répète.

Au théâtre, on ne peut plus suivre la pièce. En soirée, la conversation manque de suite.

Puis, à onze heures moins dix, c'est le départ précipité, la bousculade, la course folle — encore heureux quand on ne trouve pas, au bas des escaliers interminables, becs de gaz éteints, trottoirs, etc., etc.

Et l'on s'étonnera que le lendemain, les malheureux qui ont ainsi raté le « dernier métro » hésitent à sortir ?

Le « dernier métro » actuel cause le plus grand tort à l'industrie du spectacle en particulier. Les théâtres voient leurs fauteuils vides, parce que les spectateurs n'aiment pas se bousculer à la sortie.

Une petite scène ferme aujourd'hui, elle avait été la première à ouvrir, donnant le bon exemple. Je suis certain que le « dernier métro » n'a pas pesé dans la décision regrettable que vient de prendre Mme Carmen Vildé.

Monsieur le ministre, il est encore temps d'agir.

Vous avez été l'un des premiers partisans de la réouverture des théâtres, soyez encore aujourd'hui notre interprète auprès de M. le préfet de police pour qu'il nous soit donné enfin un « dernier métro » à onze heures et demie.

Monsieur le ministre, il est encore temps d'agir.

Vous avez été l'un des premiers partisans de la réouverture des théâtres, soyez encore aujourd'hui notre interprète auprès de M. le préfet de police pour qu'il nous soit donné enfin un « dernier métro » à onze heures et demie.

LA GUERRE

Nos succès sur l'aile gauche

Il n'était pas difficile de prévoir une vigoureuse réponse allemande à notre offensive en Artois.

L'ennemi, usant de ses moyens de concentration habituels, le transport par voie ferrée et par automobiles — a amené sur les points menacés de son aile droite, d'importants renforts pour la contre-attaque.

Aussi, les combats que nous prévoyions hier, se sont-ils produits empreints de la plus grande violence. Nos lignes, solidement consolidées, ont résisté partout à l'assaut, sauf en un point, devant Loos, sur le bassin houiller du Pas-de-Calais.

Loos-en-Gohelle est un village dont la physionomie industrielle est toute récente. Il y a quelques années, la Société des Mines de Lens ouvrait, sur ce point à peu près central de la concession, le siège d'extraction 15 et 16 bis. Le chevalet d'extraction et les ateliers de criblage formaient une construction métallique dominant la grande plaine de ens-d'une hauteur de 30 mètres environ. Au niveau de la plate-forme des molettes, la hauteur atteint près de 80 mètres. Cette construction et le talus de la voie ferrée qui classent le carreau de la mine, constituent des points d'appui défensifs extrêmement précieux pour l'ennemi. Ce sont eux qui arrêtèrent l'élan de notre offensive partie de la région de Fromelles, c'est aussi à leur abri que se formèrent les détachements qui obligèrent nos troupes à céder une partie du terrain conquis. Ce n'est pas trop s'aventurer que d'affirmer que la redoute de Lens est le plus important point d'appui à enlever à l'ennemi, mais que c'est aussi celui dont l'approche est la plus possible. D'importants ouvrages doivent d'ailleurs assurer sa liaison, à travers la plaine, avec la zone des coronas et des forces du secteur occidental de Lens-Liévin.

Il ne faut pas se dissimuler que l'avance dans le bassin houiller, de Fromelles jusqu'à Douai et un peu plus au-delà vers le nord, ne peut être que très lente et aussi très périlleuse. Les difficultés que nous avons maintes fois signalées avec la zone des combats ardus se reproduisent à chaque kilomètre. Avec le jour c'est le coron environnant, puis le talus de la voie ferrée, les rives d'un canal, puis, de nouveau, un four et ses dépendances, et ainsi de suite.

Aussi ne faut-il, à notre avis du moins, attacher qu'une importance secondaire aux fluctuations de la ligne de combats sur le bassin houiller. Une avance simultanée au nord, sur le front compris entre la Lys et le canal de la Bassée, c'est-à-dire sur l'aile droite britannique et au sud sur le secteur nord d'Arras, aurait sa répercussion dans le bassin houiller où une offensive de front engagée par nos troupes se trouverait effleurée. Une avance simultanée au nord, sur les flancs droit et gauche des forces allemandes.

Mais nous répétons aujourd'hui ce que nous avons dit en substance hier : on ne peut pas facilement mener une opération à bonne fin sur la carte que sur le terrain. Et s'il est permis de mesurer l'étendue de nos succès sur le papier et d'essayer d'en augurer l'importance réelle de ses conséquences immédiates, il ne faut jamais oublier que l'on crée de hypothèses et que dans l'histoire

des guerres — dans l'histoire de la guerre scientifique moderne même — les hypothèses sont parfois impitoyablement bouleversées par l'imprévisible.

Nous devons cependant constater que l'effort des alliés, relaté dans les derniers communiqués français et britanniques, se développe conformément aux vues que nous exprimons dans ces commentaires.

L'ennemi a contre-attaqué violemment les positions anglaises au nord de la Lys ; son effort fut vain. Il a également contre-attaqué nos lignes sur leurs appuis nouveaux, au sud du bassin minier ; ici encore ce fut l'échec complet. Nous restons sur toutes nos positions conquises et menaçons les derniers retranchements allemands du village de Carency.

Que va-t-il se passer maintenant ? Nous avons dit déjà toute l'importance qui se rattache à nos progrès sur l'aile gauche et plus particulièrement à la gauche de notre aile gauche. L'ennemi connaît tout le péril qui résulte pour lui d'une avance des alliés sur ce point. Il ne ménagera aucun effort, aucun sacrifice pour endiguer notre poussée. Si notre état-major estime que le moment est venu de forcer les lignes adverses ou tout au moins de les refouler, le front de contact, de la Lys à Scarpe, va devenir un enfer terrible. Cet enfer, il est fort probable que l'ennemi n'a aucune raison de vouloir le créer ; si notre généralissime pensait différemment, il faudrait nous en rejouer, car l'heure serait décisive et nous savons que le général Joffre n'ordonne rien sans raison.

Sur le front russe

On se bat toujours sur le front russe de la Galicie, le calme régnant par ailleurs. Cependant la situation varie peu. Les derniers communiqués laissent entrevoir la fin des succès austro-allemands entre la Vistule et les Carpathes. Il semble cependant que la situation des armées en présence soit dans un état d'instabilité tel qu'il faille prévoir à brève échéance de nouvelles modifications de la zone des combats. Dans quel sens ces modifications se feront-elles ? Telle est la question qui se pose ! Il faut convenir, et cela sans pessimisme, que l'effort maximum des Russes dans les derniers combats est tout au plus pour conséquence d'enrayer le développement de l'action austro-allemande. Les Allemands sont prompts au renfort, et s'ils renouvellent dans un très court délai leur front immobilisé, nous saurons si la puissance défensive de nos alliés sera suffisante pour contenir momentanément une nouvelle et violente poussée. Mais c'est là ce qu'un très proche avenir doit nous apprendre.

En Bukovine, comme au Caucase, la situation de nos alliés est bonne.

Aux Dardanelles

Les nouvelles qui nous parviennent aujourd'hui relatives aux opérations de forcing du détroit ne parlent que de l'importance des effectifs turcs sur la péninsule de Gallipoli et du chiffre énorme des pertes subies par l'ennemi.

On trouvera par ailleurs la teneur de ces informations.

On annonce également que, suivant l'exemple de leurs initiateurs à la guerre moderne, les Turcs auraient empoisonné les réserves d'eau de la presqu'île.

L'Italie et la Guerre

Pourquoi l'Italie sera notre alliée

150.000 personnes crient: «Vive la Guerre!»

En Allemagne et en Autriche la confiance diminue

La question de l'intervention italienne devient de jour en jour plus actuelle et plus imminente. Nous avons demandé à M. Mario Simonetti, correspondant de divers quotidiens importants, qui revient d'Italie, de bien vouloir nous exposer, pour nos lecteurs, le sentiment italien envers la Triple-Entente. Nous donnons aujourd'hui le premier de ces articles.

Pourquoi nous serons alliés!

En quittant la France, D'Annunzio a exprimé le ferme espoir que nous serions sous peu ses alliés, le crois que jamais prophétie n'a été aussi facile et aussi aisément vérifiable ; on ne peut plus se représenter le gouvernement italien trompant à la dernière minute l'attente fiévreuse du pays tout entier.

La question de l'intervention italienne devient de jour en jour plus actuelle et plus imminente. Nous avons demandé à M. Mario Simonetti, correspondant de divers quotidiens importants, qui revient d'Italie, de bien vouloir nous exposer, pour nos lecteurs, le sentiment italien envers la Triple-Entente. Nous donnons aujourd'hui le premier de ces articles.

En quittant la France, D'Annunzio a exprimé le ferme espoir que nous serions sous peu ses alliés, le crois que jamais prophétie n'a été aussi facile et aussi aisément vérifiable ; on ne peut plus se représenter le gouvernement italien trompant à la dernière minute l'attente fiévreuse du pays tout entier.

La question de l'intervention italienne devient de jour en jour plus actuelle et plus imminente. Nous avons demandé à M. Mario Simonetti, correspondant de divers quotidiens importants, qui revient d'Italie, de bien vouloir nous exposer, pour nos lecteurs, le sentiment italien envers la Triple-Entente. Nous donnons aujourd'hui le premier de ces articles.

En quittant la France, D'Annunzio a exprimé le ferme espoir que nous serions sous peu ses alliés, le crois que jamais prophétie n'a été aussi facile et aussi aisément vérifiable ; on ne peut plus se représenter le gouvernement italien trompant à la dernière minute l'attente fiévreuse du pays tout entier.

La question de l'intervention italienne devient de jour en jour plus actuelle et plus imminente. Nous avons demandé à M. Mario Simonetti, correspondant de divers quotidiens importants, qui revient d'Italie, de bien vouloir nous exposer, pour nos lecteurs, le sentiment italien envers la Triple-Entente. Nous donnons aujourd'hui le premier de ces articles.

En quittant la France, D'Annunzio a exprimé le ferme espoir que nous serions sous peu ses alliés, le crois que jamais prophétie n'a été aussi facile et aussi aisément vérifiable ; on ne peut plus se représenter le gouvernement italien trompant à la dernière minute l'attente fiévreuse du pays tout entier.

La question de l'intervention italienne devient de jour en jour plus actuelle et plus imminente. Nous avons demandé à M. Mario Simonetti, correspondant de divers quotidiens importants, qui revient d'Italie, de bien vouloir nous exposer, pour nos lecteurs, le sentiment italien envers la Triple-Entente. Nous donnons aujourd'hui le premier de ces articles.

En quittant la France, D'Annunzio a exprimé le ferme espoir que nous serions sous peu ses alliés, le crois que jamais prophétie n'a été aussi facile et aussi aisément vérifiable ; on ne peut plus se représenter le gouvernement italien trompant à la dernière minute l'attente fiévreuse du pays tout entier.

La question de l'intervention italienne devient de jour en jour plus actuelle et plus imminente. Nous avons demandé à M. Mario Simonetti, correspondant de divers quotidiens importants, qui revient d'Italie, de bien vouloir nous exposer, pour nos lecteurs, le sentiment italien envers la Triple-Entente. Nous donnons aujourd'hui le premier de ces articles.

En quittant la France, D'Annunzio a exprimé le ferme espoir que nous serions sous peu ses alliés, le crois que jamais prophétie n'a été aussi facile et aussi aisément vérifiable ; on ne peut plus se représenter le gouvernement italien trompant à la dernière minute l'attente fiévreuse du pays tout entier.

La question de l'intervention italienne devient de jour en jour plus actuelle et plus imminente. Nous avons demandé à M. Mario Simonetti, correspondant de divers quotidiens importants, qui revient d'Italie, de bien vouloir nous exposer, pour nos lecteurs, le sentiment italien envers la Triple-Entente. Nous donnons aujourd'hui le premier de ces articles.

En quittant la France, D'Annunzio a exprimé le ferme espoir que nous serions sous peu ses alliés, le crois que jamais prophétie n'a été aussi facile et aussi aisément vérifiable ; on ne peut plus se représenter le gouvernement italien trompant à la dernière minute l'attente fiévreuse du pays tout entier.

La question de l'intervention italienne devient de jour en jour plus actuelle et plus imminente. Nous avons demandé à M. Mario Simonetti, correspondant de divers quotidiens importants, qui revient d'Italie, de bien vouloir nous exposer, pour nos lecteurs, le sentiment italien envers la Triple-Entente. Nous donnons aujourd'hui le premier de ces articles.

En quittant la France, D'Annunzio a exprimé le ferme espoir que nous serions sous peu ses alliés, le crois que jamais prophétie n'a été aussi facile et aussi aisément vérifiable ; on ne peut plus se représenter le gouvernement italien trompant à la dernière minute l'attente fiévreuse du pays tout entier.

La question de l'intervention italienne devient de jour en jour plus actuelle et plus imminente. Nous avons demandé à M. Mario Simonetti, correspondant de divers quotidiens importants, qui revient d'Italie, de bien vouloir nous exposer, pour nos lecteurs, le sentiment italien envers la Triple-Entente. Nous donnons aujourd'hui le premier de ces articles.

En quittant la France, D'Annunzio a exprimé le ferme espoir que nous serions sous peu ses alliés, le crois que jamais prophétie n'a été aussi facile et aussi aisément vérifiable ; on ne peut plus se représenter le gouvernement italien trompant à la dernière minute l'attente fiévreuse du pays tout entier.

La question de l'intervention italienne devient de jour en jour plus actuelle et plus imminente. Nous avons demandé à M. Mario Simonetti, correspondant de divers quotidiens importants, qui revient d'Italie, de bien vouloir nous exposer, pour nos lecteurs, le sentiment italien envers la Triple-Entente. Nous donnons aujourd'hui le premier de ces articles.

En quittant la France, D'Annunzio a exprimé le ferme espoir que nous serions sous peu ses alliés, le crois que jamais prophétie n'a été aussi facile et aussi aisément vérifiable ; on ne peut plus se représenter le gouvernement italien trompant à la dernière minute l'attente fiévreuse du pays tout entier.

La question de l'intervention italienne devient de jour en jour plus actuelle et plus imminente. Nous avons demandé à M. Mario Simonetti, correspondant de divers quotidiens importants, qui revient d'Italie, de bien vouloir nous exposer, pour nos lecteurs, le sentiment italien envers la Triple-Entente. Nous donnons aujourd'hui le premier de ces articles.

En quittant la France, D'Annunzio a exprimé le ferme espoir que nous serions sous peu ses alliés, le crois que jamais prophétie n'a été aussi facile et aussi aisément vérifiable ; on ne peut plus se représenter le gouvernement italien trompant à la dernière minute l'attente fiévreuse du pays tout entier.

La question de l'intervention italienne devient de jour en jour plus actuelle et plus imminente. Nous avons demandé à M. Mario Simonetti, correspondant de divers quotidiens importants, qui revient d'Italie, de bien vouloir nous exposer, pour nos lecteurs, le sentiment italien envers la Triple-Entente. Nous donnons aujourd'hui le premier de ces articles.

En quittant la France, D'Annunzio a exprimé le ferme espoir que nous serions sous peu ses alliés, le crois que jamais prophétie n'a été aussi facile et aussi aisément vérifiable ; on ne peut plus se représenter le gouvernement italien trompant à la dernière minute l'attente fiévreuse du pays tout entier.

d'eux-mêmes à la mémoire de tous pour fortifier cette notion d'une race tyrannique et instable ; chacun se rappelle que le maréchal sur Trente avait été arrêté par Bismarck qui, en 1866, après Sadowa, avait délivré les officiers autrichiens prisonniers pour leur permettre de barrer la route aux Italiens victorieux ; chacun comprit que le boulevard de l'Autriche avait été établi pour la protection éventuelle d'une armée allemande lancée à travers les plaines de la Vénétie à la conquête de Rome par tous les moyens d'Artois. Violation des traités, des libertés individuelles, des lois naturelles divines

Mario Simonetti.

L'ENTRETIEN DE M. SONNINO ET DE M. DE GIERS

Rome, 13 mai. — L'entretien de M. Sonnino et de M. de Giers, hier après-midi, a duré une heure.

UNE ALLOCATION DE M. GABRIELE D'ANNUNZIO

Rome, 13 mai. — Une foule de 150.000 personnes a escorté hier soir Gabriele d'Annunzio de la gare à l'hôtel Regina, aux cris de : « Vive l'Italie ! Vive la guerre ! Vive Salandra ! » Sur le passage du cortège, des torches étaient allumées et des drapeaux italiens et français déployés.

Arrivé à son hôtel, le poète se mit au balcon et prononça d'une voix émue un discours vibrant de patriotisme, dont voici les principaux passages :

— Romains, Italiens, frères de foi et d'amour, mes amis nouveaux et mes compagnons de combats, ce n'est pas pour moi, ce salut de courtoisie ardente, de reconnaissance généreuse ; vous ne saurez pas moi qui rentre, je le sais, mais vous saurez l'esprit qui me mène, l'amour que me possède, l'idée que je sers. (Applaudissements.)

— Votre cri me dépasse, va plus au delà, va plus en haut.

— Depuis trois jours, je ne sais pas quelle odeur de trahison commence à nous suffoquer. Non, non, nous ne voulons pas être un musée, un hôtel, une vitrine, un horizon peint par le bleu de Prusse pour les têtes de miel internationales. (Applaudissements.) un marché plaçant son acheteur et l'on vend, on marchandait et on fait des fraudes.

— C'est la force de Rome renversée enfin les bancs des marchands malhonnêtes et des faussaires, et que Rome retrouve dans le Forum la hardiesse de César : « Alea iacta est », le sort est jeté, sur la rouge table de la Terre ! (Applaudissements.)

— Ainsi qu'il est Romain d'opérer et de souffrir des choses fortes, ainsi c'est Romain de vaincre. (Cris : Ou mourir ! et de vivre dans la vie éternelle de la Patrie ! (Applaudissements.)

— Balayez donc, balayez toutes les ordures, chassez dans le cloaque toutes les choses paillardes. Vive Rome sans honte ! Vive la grande et pure Italie ! (Ouvations interminables.)

— Ses paroles furent fréquemment saluées par les applaudissements et les cris de : « Vive la guerre ! »

— Les manifestations continuèrent ensuite à travers les rues de la ville.

L'EXODE DES ITALIENS RESIDENT EN BELGIQUE

Londres, 13 mai. — On télégraphie d'Amsterdam au Morning Post : « De nombreux Italiens résident en Belgique sont partis pour l'Italie. »

L'espoir s'en va...

Zurich, 13 mai. — Les Dernières Nouvelles de Munich, ne font que pressentir l'espoir sur les pourparlers diplomatiques avec l'Italie et supposent que cette puissance est liée à la Triple-Entente par un emprunt d'un milliard.

La Nouvelle Presse libre de Vienne conserve encore quelque espérance, mais elle ajoute que, s'il fallait l'abandonner, les armées austro-allemandes « sont prêtes à affronter un nouveau danger ».

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES

Nous avons remporté au nord d'Arras de brillants succès dans la soirée de mercredi et dans la nuit de mercredi à jeudi.

Notre-Dame de Lorette, maitres du fortin et de la chapelle, nous avons subi dans le vaste quadrilatère de tranchées et d'ouvrages qui est au sud de la chapelle une très violente contre-attaque. Une lutte acharnée, qui a duré toute la nuit, s'est engagée dans ce quadrilatère. Au matin nous en sommes restés totalement maîtres, ayant infligé à l'ennemi des pertes extrêmement élevées.

Dans la nuit également, nous avons pris d'assaut la totalité du village de Carency et le bois au nord (cote 125). La garnison qui tenait le village et le bois comprenait un bataillon du 10^e régiment d'infanterie, un bataillon du 13^e et six compagnies de pionniers et trois cents hommes chacune. Ces troupes avaient fait de Carency et du bois (cote 125) un réduit formidable. Bien que très diminués par leurs pertes des jours précédents, elles ont opposé toute la nuit à notre attaque dans un déluge de blockhaus et de boyaux une résistance désespérée ; cette résistance a été brisée à l'aube, nous étions complètement maîtres de la position. Nos troupes ont tué de la baïonnette des centaines d'Allemands, fait mille cinquante prisonniers dont une trentaine d'officiers parmi lesquels un colonel et le commandant du bataillon de chasseurs.

A la sortie sud de Souchez, nos positions ont été violemment attaquées par l'ennemi ; nous en sommes restés maîtres.

A Neuville, nos attaques sur le village et au nord ont sensiblement progressé.

Au nord, gagnant quelques centaines de mètres, nous nous sommes emparés du chemin dit des Carrières, qui va de Neuville à Givenchy.

Dans le village même, nous nous occupons, hier matin, de la partie sud

l'ennemi tenant encore le centre et le nord. Notre attaque, à la fin de l'après-midi, a enlevé maison par maison tout le centre de la localité : les Allemands sont rejetés dans l'extrême-nord que nous débordons.

Nos troupes ont été admirables d'ardeur et de ténacité.

Au Bois le Prétre, nous avons conquis hier une nouvelle ligne de tranchées allemandes.

Le ministre de la guerre vient d'adresser au général commandant en chef le télégramme suivant :

Mon cher général, Je ne veux pas attendre la fin des opérations engagées le 9 mai par nos troupes dans la région d'Arras pour vous en féliciter, en plus priant de les leur transmettre, mes plus affectueuses félicitations.

Les résultats déjà obtenus par notre action démontrent l'excellence de la préparation et la valeur de son exécution. La supériorité que nous avons prise sur un adversaire qui ne recule devant aucun crime est un nouvel et heureux présage de sa perte.

Vous avez, une fois de plus, vos armées et vous, mérité l'admiration et la reconnaissance du pays. Je suis heureux de vous en adresser l'expression.

A. MILLERAND.

Le Crime du « Lusitania »

LA NOTE DU PRÉSIDENT WILSON. Londres, 13 mai. — De Washington au Daily Telegraph :

« J'apprends de la plus haute autorité que le président Wilson a envoyé, hier matin, à l'Allemagne, une note conçue dans un langage vigoureux demandant réparation de la perte de plus de cent existences causée par le torpillage du Lusitania. »

